

éloge  
du  
mensonge

GÉRARD  
DE CORTANZE

**éloge**  
du  
mensonge

## Du même auteur (sélection)

Éditions du Rocher-Desclée de Brouwer

*Une chambre à Turin*, 2001. Folio-Gallimard, 2002.

*Long-courrier*, 2005.

*L'atelier intime*, 2006.

*Une gigantesque conversation*, 2008.

*La belle endormie*, 2009. J'ai lu, 2011.

*La passion de la langue française*, 2010.

*Le roman de Hemingway*, 2011.

*La passion des livres*, 2011.

*Littératures*, 2011.

Éditions Albin Michel

*L'amour dans la ville*, 1993. Livre de Poche, 2005.

*Assam*, 2002. Livre de Poche, 2004. Prix Renaudot.

*Banditi*, 2004. Livre de Poche, 2006.

*Aventino*, 2005. Livre de Poche, 2007.

*Frida Kahlo, la beauté terrible*, 2011.

*Pierre Benoit, le romancier paradoxal*, 2012.

Éditions Gallimard

*Hemingway à Cuba*, Folio, 2002.

*J.-M. G. Le Clézio, le voyageur immobile*, Folio, 2002.

*Jorge Semprun, l'écriture de la vie*, Folio, 2004.

*Spaghetti*, 2005.

*Miss Monde*, 2007.

*Philippe Sollers ou la volonté de bonheur*, Folio, 2007.

*Méli-Mélo a la tête à l'envers*, 2007.

*Gitane sans filtre*, 2008.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## De la bonne foi

**J'ai fait mes études** chez les Jésuites et les frères du Sacré-Cœur, un monde de soutanes plutôt bon enfant, avec une dose nécessaire et suffisante de perversion et d'intelligence, de travail acharné et de transgressions possibles. Cet univers n'était pas un univers de « curés ». L'univers de « curés », je le retrouvais au catéchisme et à la messe dominicale. C'est là que je perdis la foi le jour où le prêtre-ouvrier qui nous préparait à la communion solennelle mit ma parole en question, douta de ma *bonne foi*.

Nous avions à l'époque une sorte de petit carnet de présence dans lequel, chaque dimanche, la dame de catéchisme, dotée d'une volumineuse poitrine et d'une paire de fesses qui mettait le feu à la sacristie, imprimait à l'encre violette une croix attestant que nous avions bien assisté à l'office. Un jour d'avril, ma grand-mère étant, une nouvelle fois, à l'article de la mort – c'était sa manière à elle de nous montrer qu'elle était toujours en vie –, nous nous réunîmes tous chez elle afin de lui insuffler le souffle qui la ferait une nouvelle fois renaître jusqu'à la prochaine alerte. N'ayant pu assister à la messe, je donnai au prêtre-ouvrier le motif de mon absence. Rien n'y fit, il ne voulut pas en démordre : je mentais comme un arracheur de dents ! Ma mère refusa de me disculper auprès du diacre satanique sous

prétexte qu'elle avait autre chose à faire, et mon père, utilisant son vocabulaire habituel, me dit que je n'avais qu'à me débrouiller avec mon « monsieur de la Calotte » !

Je me souviens d'un profond moment de tristesse et de doute. Personne ne voulait et ne pouvait m'aider. Comment ce prêtre, qui croyait ce que je lui disais en confession, à genoux dans la pénombre du confessionnal, refusait de croire ce que je lui disais en pleine lumière ? Le mal était profond, et ne fit que redoubler le jour où, hilares et cependant malheureux, nous apprîmes qu'il avait jeté sa soutane aux orties et était parti vivre à Calais avec la dame de catéchisme !

Concernant la confession, j'ajouterai ceci : les États-Unis, qui continuent à avoir plusieurs longueurs d'avance sur le reste du monde, ou à s'enfoncer avant lui dans les ténèbres – cela dépend de l'œil avec lequel on observe cette « évolution » –, viennent de lancer la confession par I-Phone. Chaque appel coûte la somme modique de deux dollars. Ni vu ni connu, le temps de la confession virtuelle est arrivé. Ce n'est même plus la peine de se mettre à genoux dans le noir. Plus d'odeurs d'encens ni de moisi, de croisées d'ogives au-dessus de la tête, de Cœur du Christ qui tremblote derrière l'autel, dans le tabernacle. C'est la transparence à l'état pur, ou l'indifférence. Ainsi, on peut même croire s'adresser à Dieu directement, lui le grand maître du téléphone portable. En attendant la confession en trois D.

## Le style de monsieur Pascal

**À l'école Saint-Joseph** d'Asnières, nous fûmes très tôt initiés à l'art de la casuistique, c'est-à-dire à l'élaboration d'un certain code moral. Nos enseignants étant des jésuites, nous ne retînmes de leur enseignement que ce qui servait notre vision du monde en devenir : chercher par tous les moyens – c'est ce qu'avaient fait avant nous certains penseurs du xvii<sup>e</sup> siècle – à éviter les péchés, en utilisant au besoin une morale quelque peu laxiste.

Desmarets de Saint-Sorlin, dans *Seconde partie de la réponse à l'insolente apologie de Port-Royal*, ouvrage publié à Paris en 1666, raconte que des religieuses jansénistes avaient, pour se divertir intelligemment, imaginé de fabriquer deux poupées, l'une habillée en jésuite, l'autre en capucin, et de leur faire soutenir des discussions théologiques. Immanquablement, le jésuite était confondu : « Alors toutes les pensionnaires et les religieuses battaient des mains en signe de victoire, se levaient en tumulte et emportaient comme triomphantes le jésuite poupée dans le jardin où il y a un étang, et l'y plongeaient plusieurs fois, et enfin l'y noyaient. Cela se faisait avec des transports de joie, avec des éclats de rire, avec des voiles volants et des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## Faux rebelles

**La France médiatique** bruisse de quantité de Malraux de pacotille, de Che Guevara de salons, de Rimbaud en charentaises, de réfractaires du dimanche, de hors-la-loi syndiqués, de fonctionnaires en marge, d'assis faisant accroire qu'ils vivent debout. Le curseur de la norme s'est déplacé. La société, maligne et retorse, a créé des rebelles sous cloche, sorte de lions sans dents dont la contestation même est immédiatement récupérée, ingurgitée, assimilée. Le pays des faux rebelles ne connaît pas la crise, n'a ni problèmes d'identité nationale ni questions de sanspapiers à régler. Au pays des faux rebelles, la rébellion institutionnalisée fait loi. Qui sontils ? Sans doute faut-il les chercher du côté des tenants du savoir médiatico-culturel. Il faut se méfier d'eux comme de la peste. Quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils disent, ils expliquent au quidam que nous sommes qu'ils sont mal aimés parce qu'ils disent la vérité – ce sont les seuls à la dire –, parce qu'ils disent tout haut ce que les autres pensent tout bas.

En général, le faux rebelle est fort bien payé car il a de gros besoins. Pour exercer sa rébel-lion, il doit être vu, entendu, pouvoir fomenter des scandales relayés par la presse et les réseaux internet. À quoi bon jouer au rebelle si personne –

aucune caméra, aucun micro – n'est là pour assister à son numéro ? Le faux rebelle a une surface médiatique importante et interdit au vrai rebelle de venir s'y asseoir, même sur un strapontin. Il n'y a pas de place pour tout le monde dans ce petit jeu aux risques calculés, limités, ouatés.

On retrouve les faux rebelles comme chroniqueurs de certains grands journaux, à la télévision bien entendu, sur le Net évidemment – le chic de la rébellion sans risques –, j'en ai même croisé un dans un grand restaurant parisien où un suppôt du capitalisme mondialiste m'avait invité à déjeuner : quelle ne fut pas ma stupeur de constater que ce Robespierre de l'information, ce Cicéron sans cesse à la recherche de ses Catilina pour les abattre, ce Brutus envoyant chaque soir à l'échafaud de son journal télévisé de nouveaux Louis XVI, déjeunait à la même table qu'un puissant conseiller d'un président qu'il ne cessait de critiquer... Le faux rebelle qui, par essence, n'a pas de problèmes d'argent – le vrai, lui, en a puisque, exclu de la société, il doit vivre dans une sorte d'excommunication permanente – ne lit qu'une certaine presse, ne dévore que certains livres, ne regarde que certaines émissions à la télévision et consomme « rebelle ».

Prenons quelques exemples : l'écrivain faux rebelle ne refuse ni le prix Goncourt ni le prix Nobel, le peintre faux rebelle vend ses toiles à tous les ministres de la Culture successifs, l'homme de média faux rebelle se doit d'être cumulard – il est chef de rubrique dans un journal, a son émission télévisée qui parfois porte son nom, est chroniqueur à la radio, publie des livres qui ont de nombreux prix et pense qu'il finira à la tête du ministère de la rue de Valois. Récemment, on a même vu un écrivain faux rebelle accepter un « Globe d'argent » pour l'ensemble de son

œuvre (cinq livres), décerné par un jury composé d'un seul juré, le patron d'un grand journal – une pratique qui ressemble étrangement à celles en vigueur dans ce qu'on appelait jadis les républiques bananières...

Ce qui étonne chez le faux rebelle, c'est la facilité avec laquelle il se vêt de son mensonge permanent. Son indignation, son attention perpétuelles portées aux effets qu'il fabrique en font une sorte de clown lamentable. Son mensonge quotidien est un aveu de faiblesse, comme s'il n'avait d'autres moyens pour exister que cette fausse résistance face à un ennemi qui se moque bien de le traquer. Lui qui sait tant dire non en temps de paix, qu'aurait-il fait en tant de guerre ? De quel côté aurait penché le fléau de sa balance ?

En 1944, dans la ville de Helsingfors, un certain E. von Kraemer publia un livre au titre étrange : *Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le Moyen Âge jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Cet essai apporte de nombreuses réponses aux questions que posent ces faux rebelles contemporains, lesquels, lorsqu'ils ne possèdent plus les pouvoirs qui les rendaient intouchables, redeviennent dociles, obéissants, soumis, disciplinés, des menteurs dévorés par leurs propres mensonges.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

événement comme fondateur de leur société. Et pourtant ils l'acceptent. Pourquoi ?

Parce que l'acceptation de ce mensonge permet les échanges entre les peuples et la construction de conventions communes. Ainsi le mensonge, une fois de plus réhabilité, est la pierre fondatrice des sociétés. Le mensonge du calendrier grégorien permet la constitution d'un *nous* général. Pour que nous puissions dire *nous*, il faut que nous partagions le même système calendaire et le même système cardinal. Si nous ne pouvons pas nous référer au même calendrier, c'est-à-dire si nous ne partageons pas un temps commun, et si nous n'avons pas une représentation commune du monde spatial dans lequel nous partageons des dispositifs d'orientation – par exemple, si nous ne savons pas lire les noms des rues, les cartes ou les panneaux indicateurs –, nous sommes étrangers. Nous ne nous sentons en familiarité avec un *nous* qu'à la condition d'un tel partage. »

---

1. Bernard Stiegler, *Aimer, s'aimer, nous aimer*, Galilée, 2003.

# De l'anamorphose

**Du grec** *ana*, « renversement », et *morphé*, « forme », l'anamorphose désigne en physique la déformation de l'image d'un objet réfléchi dans certains miroirs. Ce goût pour la distorsion des formes est une des constantes du mensonge. La peinture permet d'approcher le phénomène par des exemples concrets. Le Greco allonge ses figures, Arcimboldo construit des visages à partir d'éléments extérieurs à eux – fleurs, fruits, légumes –, Borromini projette des ellipses qui sont autant d'anamorphoses du cercle, comme à San Carlino, Holbein dresse, au premier plan des *Ambassadeurs*, une conque marine nacrée et tangentielle.

Sous une confusion apparente, l'anamorphose permet en réalité de mettre en évidence la justesse cachée du monde. Inégale et irrégulière, elle est en somme, par-delà ses traits informes et ses mélanges confus, ses amalgames de couleurs et d'ombres pâle-mêle, une pratique analytique. C'est Jacques Lacan qui nous invite à une telle hypothèse : « L'action thérapeutique doit être définie essentiellement comme un double mouvement par où l'*image*, d'abord brisée, est régressivement assimilée à du réel, pour être progressivement désassimilée du réel, c'est-à-dire restaurée dans sa réalité propre. »

Sans le mensonge de l'anamorphose, c'est toute la corporation des psychanalystes qui serait mise au chômage, eux qui ne sont là que pour remettre d'aplomb une image éclatée, déformée, une vérité cachée, inatteignable jusqu'à ce que les rebouteux de l'inconscient ne soient venus remettre d'aplomb ce qui ne l'était plus. Allez expliquer à un psychanalyste que votre vœu unique est que votre mort ne ressemble pas à votre vie, qu'elle soit sans mensonge : il ne comprendra pas. Ce qui compte pour lui, et sans doute pour les hommes, c'est l'existence d'un mensonge insubmersible, qui surnage à la surface de la vie, qui flotte, dérive comme un iceberg, et qui finit par fondre lentement, sans qu'on s'en aperçoive.

Un glaçon dans un verre de gin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## Le brouillard sépia de la seiche

**On se souvient** de la phrase de Nietzsche : « Toute civilisation commence par le fait qu'une quantité de choses sont voilées. » C'est un fait : le voile est nécessaire et dispense à l'homme ses bienfaits. La vérité ne gagne jamais à être dite hors de saison, hors de propos ; mieux vaut attendre le moment opportun. Vérité d'hiver fera scandale au printemps, vérité d'été sera inaudible à l'automne. Il faut consentir à la fraude lorsqu'elle permet de recouvrir la vérité d'un voile propice – nous appellerons cette fraude : simulation. Lorsqu'une femme simule le plaisir, elle le fait parfois par amour pour son partenaire, parfois même peut-elle y prendre aussi un certain plaisir. Cette simulation consciente envers soi-même lui permet de se soustraire à l'échec et au malheur.

Torquato Accetto, dont nous avons déjà parlé, perçoit le monde comme un théâtre où ne sont que pièges et faux-semblants, chaussetrapes, effets de miroirs. Un monde où, dit-il, la « grande confusion des négoce » oblige à la prudence et parfois exige de recourir à des expédients. L'un de ces expédients est la simulation. Elle permet d'envelopper une vérité trop cruelle

d'une gaze élégante et de faire bonne figure devant les « sinistres apparences du siècle ». Ainsi, la simulation pourrait être une sorte de suite du péché originel.

Adam et Ève, contraints de sortir du paradis, n'auraient eu d'autre issue que de simuler. D'ailleurs, la simulation ne règne-t-elle pas en maître absolu ? Prenez le beau, n'est-il pas qu'une aimable simulation ?

La simulation n'est pas le cynisme, bien au contraire : elle est une arme pour le combattre. Le simulateur a pour modèle la seiche : il s'abrite, pour fuir et se dissimuler, derrière un brouillard sépia. En réalité, la simulation est une forme de prudence. Elle recommande le secret. Sun Zu, le stratège chinois, conseille d'être aussi insondable que les nuages. Nous y sommes, la simulation, jetant le simulateur dans une zone protégée par des ténèbres impénétrables, lui sauve la vie, produit de l'illusion, une diversion.

Simulation et dissimulation peuvent parfois aller de pair. Virgile donne à Énée ces deux facultés : le guerrier peut tout à la fois simuler l'espoir sur son visage et dissimuler sa douleur. Le héros, décrit à un moment de son périple, alors qu'il est en réalité profondément désespéré, manifeste sur son visage un espoir de pure apparence, de pure illusion. En revanche, sa douleur est bien réelle, l'habite très profondément, mais il ne la montre pas, la voile, la dissimule. Dissimulation et simulation ont ici une valeur morale. Énée doit dissimuler sa douleur, sa situation l'exige, il se doit aussi, pour dissimuler sa douleur, de simuler l'espoir. L'une ne va pas sans l'autre. Il y a tant de situations dans la vie où nous devons – et cela devient moralement obligatoire – taire ou cacher la vérité, c'est-à-dire

*dissimuler* ; et tant de situations où nous devons faire passer le faux pour le vrai et les apparences pour la réalité, voire le non-être pour l'être – c'est-à-dire *simuler*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Table des matières

Les deux amis et le mensonge

Classification du mensonge

Des rides sur le front

Les anchois des tropiques

De la bonne foi

Le style de monsieur Pascal

L'huile de foie de morue

Le roi des gaffeurs

La chanson des mensonges

De la mauvaise foi

Médiamensonges

Faux rebelles

La toile de tous les mensonges

De l'infidélité

Du maquillage

De l'ostentation

Du plagiat

De la littérature

Du calendrier grégorien

De l'anamorphose

De l'illusion baroque

De l'artifice

De la propagande au pluriel

De la politesse

De l'honnête dissimulation

Le brouillard sépia de la seiche

Du quiproquo

Du mensonge vertueux

Du droit de mentir

De l'émotion

Du masque

Du jeu sérieux de la rumeur

Du Mensonge et de la Vérité

**Déjà parus  
dans la même collection**

*Éloge du contraire*, François Bott.

*Éloge de la vulgarité*, Claude Cabanes.

*Éloge du mauvais goût*, Frédéric Roux.

*Éloge de la trahison*, Jacques Aboucaya.

*Éloge de l'arrogance*, Philippe Vilain.

Dépôt légal :  
mars 2012

Mise en pages : ~~P-Print~~ graphique